

ZVIZDAL [CHERNOBYL, SO FAR – SO CLOSE]
PAR BERLIN [BART BAELE & YVES DEGRYSE] & CATHY BLISSON
– DOSSIER –



C'est le portrait d'un couple vieillissant.

L'histoire d'un quart de siècle de solitude en zone contaminée.

La chronique d'un déclin annoncé.

Les dernières années d'un couple, la lente érosion d'un village, la fin d'un monde, la disparition inéluctable d'un mode de (sur)vie.

Un dispositif théâtral pour un grand écran, deux caméras miniatures, trois maquettes giratoires, quatre saisons ukrainiennes, cinq années de tournage.

Une rencontre avec Pétro et Nadia, 80 ans passés, restés vivre seuls dans un village évacué de la région de Tchernobyl : Zvizdal, district de Naroditchi, région de Jitomir, Ukraine.

ZVIZDAL [CHERNOBYL, SO FAR – SO CLOSE]

Une performance théâtrale multimédia, par le groupe BERLIN, avec Cathy Blisson.

En Ukraine, près d'un millier de personnes sont retournés vivre sur les territoires contaminés de la Zone Interdite qui ceinture la centrale nucléaire de Tchernobyl sur un rayon de 30 km. On les appelle les samosiols, littéralement, « ceux qui sont de retour ».

Péto et Nadia, eux, ont refusé de partir.

Quand Cathy Blisson les rencontre en 2009, Péto et Nadia sont, à 80 ans passés, les deux seuls habitants d'un village fantôme qui courrait jadis sur 4 kilomètres de long. Au lendemain de la catastrophe nucléaire qui bouleversait, dans la nuit du 26 au 27 avril 1986, la vie de centaines de milliers d'Ukrainiens, Russes, et Biélorusses, Zvizdal a été décrété impropre à la vie humaine. Zone d'évacuation obligatoire.

Un quart de siècle après l'accident de Tchernobyl, Péto et Nadia sont toujours là, seuls, au cœur d'une forêt qui gagne du terrain. En compagnie d'un chien de garde, d'une vache émaciée, d'un cheval boiteux, et de quelques poules, ils vaquent aux affaires courantes, invoquent Staline et tous les saints, se traitent de vieux ou d'handicapé, rêvent de voir la zone repeuplée, et regardent le temps qui passe.

ZVIZDAL [CHERNOBYL, SO FAR – SO CLOSE] convoque sur un plateau les figures de Péto et Nadia, filmés sur quatre saisons de 2011 à 2015. La chronique sur multi-écrans d'un monde hors du monde, où la terre qui vous a vu naître justifie bien un quart de siècle de solitude, surtout quand l'herbe est dite plus verte qu'ailleurs, et mourir synonyme de « rentrer à la maison ».

Dates de tournée: berlinberlin.be

"Je veux juste dire quelque chose. Les gens qui sont partis, sont morts. Quand tu es né quelque part, tu dois rester vivre dans ton habitat naturel. Si je devais partir pour un autre territoire, je mourrais."

Péto Opanassovitch Lubenoc, mei 2011, Zvizdal.

LES COULISSES DU PROJET

[HISTORIQUE]

En 2003, le groupe Berlin (Yves Degryse et Bart Baele) naît d'une intuition : une ville, un village, un biotope à dimensions variables, peut contenir le monde en miniature. Raconter plus que sa propre histoire, interroger les mutations des (micro)sociétés actuelles.

De 2003 à 2009, Berlin part filmer Jérusalem, Iqualuit, Bonanza, ou encore Moscou, pour créer des documentaires aux propriétés théâtrales, polyphoniques portraits de villes diffusés dans l'intimité de dispositifs multi-écrans.

En 2009, Cathy Blisson, journaliste française ayant extensivement suivi le travail de Berlin, quitte le magazine Télérama pour explorer l'écriture par d'autres chemins, et retourne pour une résidence d'auteur sur les lieux d'un de ses anciens reportages, dans la région de Tchernobyl. A son retour, elle parle à Yves Degryse d'un couple d'octogénaires, rencontrés par la grâce du hasard : un photographe de ses amis arpentait la zone interdite en quête d'images de villages abandonnés, quand il est tombé nez à nez avec un homme, comme sorti de nulle part au beau milieu d'une route désaffectée qui troue la forêt. Il s'appelle Pétro, et il vit là, à Zvizdal, avec sa femme, Nadia.

En 2010, Cathy retourne à Zvizdal, et fait plus ample connaissance avec Pétro et Nadia. Quelques années après la catastrophe de Tchernobyl, le village qui les a vu naître a été déclaré hautement contaminé, et évacué. Le couple est resté, déclinant l'offre d'une nouvelle maison en territoire propre. L'eau courante n'est jamais arrivée jusqu'au village, l'électricité, le téléphone, et les bus ne passent plus, les maisons de leurs anciens voisins se sont transformés en lieux pétrifiés, recolonisés par la végétation qui règne désormais en maître. Qu'importe. "Rien n'est plus cher que la terre où ta mère t'a mis au monde", répètent Pétro et Nadia.

En 2011, Berlin rencontre Pétro et Nadia par l'intermédiaire de Cathy et son interprète Olga Mitronina. Ensemble, Yves Degryse, Bart Baele et Cathy Blisson décident de retourner les filmer sur cinq ans, au fil des saisons. De 2011 à 2015,

deux visites annuelles à Zvizdal, afin de témoigner d'une vie quotidienne banale et extraordinaire à la fois, et rendre compte du temps qui passe.

Parce que dans sa simplicité brute, à mille lieues des foules, et dépouillée des artifices de la civilisation, la chronique des dernières années de Pétro et Nadia à Zvizdal remet sans cesse en lumière les enjeux d'une existence humaine confrontée à la finitude des choses.



LES DONNEES DU PROBLEME

[NOTE D'INTENTION]

“Whosoever is delighted in solitude, is either a wild beast or a god”.
(Francis Bacon paraphrasant Aristote).

C'est le portrait d'un couple vieillissant. L'histoire d'un quart de siècle de solitude en zone contaminée. La chronique d'un déclin annoncé. Les dernières années d'un couple, la lente érosion d'un village, la fin d'un monde, la disparition inéluctable d'un mode de (sur)vie.

Comment vivre à l'écart du monde, subsister dans un environnement hostile, batailler avec la nature, affronter la vieillesse et l'inéluctable, défendre son indépendance, enterrer son chien, sa vache, son cheval, apprivoiser l'idée de la mort de l'autre, attendre la sienne, résister à la famille et aux autorités persuadées que vous déraciner est le meilleur moyen de vous protéger ?

En filmant Petro et Nadia pendant 5 ans au fil des saisons, nous ne cherchons pas seulement à convoquer la figure des samosiols et l'image des territoires post-nucléaires. Mais à nous immerger dans le quotidien d'une existence singulière aux résonnances universelles.

Nous avons filmé à Zvizdal tout ce qui fait l'ordinaire d'une vie rurale, comme il en existe encore, dans des conditions à peine moins extrêmes, dans des coins de France ou de Belgique échappant à l'urbanité. Traire la vache, éliminer les insectes qui infestent les patates, couper le foin, le stocker, nourrir les poules, récolter le miel d'un bout de ruche.

Des gestes de tous les jours, dont la portée se retrouve simplement démultipliée par la présence d'un élément invisible, inodore, mais omniprésent. La radiation, qui s'invite régulièrement dans les conversations, pour être aussitôt conjurée d'une intime conviction : "Ceux qui sont partis sont morts." Les corps de ceux qui restent se seraient adaptés.

Il y a les paroles de rien, les superstitions, les lampées de vodka, les murmures et les jurons, les prières et les chansons, les mots absurdes, les maux de dents, les

affections qui viennent avec l'âge, les marches du mercredi, plus de 20 km aller-retour, pour aller chercher du pain au checkpoint. L'attente de visiteurs au passage aléatoire, chasseurs, pilleurs, garde-forestiers, ou autres apparitions du monde "civilisé". Les discussions sur le temps et les instants, les choses de la vie, la mort aussi, avec Olga, Cathy et "les gars", qu'on ne s'étonne plus de voir arriver deux fois l'an avec une caméra : "Vous faites ce que vous avez à faire. Dites au monde qu'on existe, qu'on est debout, qu'on marche."

A travers le portrait de Pétro et Nadia, nous voulons témoigner d'une forme d'humanité en voie de disparition, qui nous renseigne sur les contradictions d'un monde en profonde mutation.

Une création ponctuée par de longs travellings au fil de nos allers-retour entre Anvers et Zvizdal, kafkaïennes tractations pour entrer en zone contaminée, passages de checkpoints, panneaux "attention radiation" progressivement envahis par la rouille.

Une création rythmée par l'enchaînement des saisons, le ralentissement des pas de Pétro et Nadia, la mort du chien, du cheval, de la vache, l'envahissement progressif de la végétation.

Une création doublée d'un traitement sonore particulier, qui nous rappellerait discètement, mais sûrement, que derrière cette troublante vitalité végétale, la radiation n'a pas fini de darder ses rayons.

Une création qui nous interrogerait entre les lignes sur la nature et le progrès, sur les mythologies qu'on se construit et les combats qu'on se choisit, sur ce que devient la solitude quand elle est volontaire, sur les espoirs que l'on nourrit quand on n'aspire qu'à rester chez soi, sur ce que vieillir veut dire, ensemble et séparément, sur ce qu'on fait de nos vieux quand on a peur pour eux, sur ce que la mort nous inspire et ce qui fait le sel d'une existence.

Une création sur deux spécimens humains résilients sans le savoir, qui parlerait d'amour, césium et autres curiosités.

Cathy Blisson, Bart Baele et Yves Degryse.

LE HAUT DE L’AFFICHE

[PERSONNAGES PRINCIPAUX]

PETRO, aka "Dido"(le vieux).

Petro Opanassovitch Lubenoc est né à Zvizdal en 1928. A 16 ans, il est parti combattre l'Allemagne aux côtés de l'armée de Staline, et se plaît à raconter qu'il a ainsi visité le Pôle Nord. Il est ensuite retourné vivre à Zvizdal, a épousé Nadia, sa jeune voisine, qui se trouvait très à son goût ("Elle était petite, un peu grosse, avec de beaux seins.") Il s'est longtemps occupé des chevaux du Kolkhoze, dont il a toujours regretté la disparition. Resté seul à Zvizdal avec Nadia, il affirmait être de ceux qui continuaient à se battre "pour la patrie, et pour Staline". Il est désormais enterré dans son village natal, où il est décédé en octobre 2014.

NADIA, aka "Baba" (la vieille).

Nadia Pylypivna Gavoura est née en 1925 à Zvizdal, qu'elle n'a jamais voulu quitter. Elle a longtemps travaillé comme trayeuse pour le kolkhoze. On lui attribue en outre des talents de chanteuse (elle a eu son lot de tournées avec la chorale locale), de guérisseuse (elle conjure à force de baumes et d'incantations toutes sortes d'affections), de cuisinière (elle ferait la meilleure soupe du monde, à base de patates et d'eau). Quoi qu'elle ait refusé de quitter le village, officiellement évacué quelques années après la catastrophe de Tchernobyl, elle envisageait régulièrement d'écrire au président ukrainien, pour exiger que la zone soit repeuplée (et Zvizdal en particulier).

Maria, aka "Maroussia ", (la fille).

Fille unique de Pétro et Nadia, Maria Lubenoc vit à 150 km de Zvizdal, dans la petite ville de Makariv (10 000 habitants, 60 km à l'est de Kiev) où elle travaille dans un jardin d'enfants. Elle est mariée, et a deux filles trentenaires. Incapable de rendre visite à ses parents plus de quelques fois par an (le coût de l'essence en Ukraine est aligné sur les prix européens, tandis que le salaire moyen avoisine les 200 euros), elle a toujours milité - en vain - pour qu'ils acceptent de venir vivre avec elle, à Makariv.

Les "revenants" de Zvizdal.

Chaque année, une semaine après Pâques (selon le calendrier orthodoxe), l'Ukraine commémore ses morts, à la faveur d'une célébration comparable à la Toussaint, baptisée "Radonitsia" au nord du pays. La visite au cimetière qui s'impose alors, ressemble généralement à un pique nique sur les tombes des proches décédés. Ce jour-là, la zone interdite est accessible à toutes les personnes qui souhaitent honorer des membres de leurs familles enterrés là. A Zvizdal, quelques dizaines d'anciens résidents et leurs proches retournent ainsi dans le village, à la grande joie de Petro et Nadia, qui prennent ainsi des nouvelles de ceux qui furent leurs voisins.

LES DESSOUS DU DISPOSITIF

[MISE EN JEU]

Les spectateurs sont invités à s'immerger ensemble ce monde en voie de disparition, à travers un dispositif bi-frontal. Projetées de part et d'autre d'un écran central, les images documentaires se mêleront aux images captées en direct dans trois maquettes, reproductions du biotope de Pétro et Nadia à différents saisons de leur existence.

Un espace insulaire d'un blanc quasi clinique, pour pénétrer un no man's land cependant habité (où vous n'auriez vraisemblablement pas l'occasion d'aller).

Un dispositif bi-frontal, pour regarder intimement dans un même espace-temps (où une saison chasse l'autre quoi qu'on ne compte plus les jours.)

Un écran de 6 mètres de large, pour créer les conditions d'une rencontre entre deux mondes (où le sentiment d'étrangeté fait place à une troublante familiarité).

Trois modèles réduits d'une même habitation comme téléportée au gré des saisons, théâtre de micro-événements mécaniques et filmiques (où la réalité n'a rien à envier à la fiction, et vice-versa).

BIO'S

BERLIN

« Armé de caméras, de techniques d'interview, de tables de montage et de comédiens, Berlin brosse le tableau de la réalité comme un peintre d'autrefois : avec un peu plus de couleur, des points de vue pleins de verve, et un coup de pinceau qui trahit un accent critique. »

[Knack Focus – 01/02/2012]

Le point de départ de chaque spectacle de Berlin se situe dans une ville ou une région de la planète. Le collectif se caractérise par l'aspect documentaire et interdisciplinaire de son approche. Focalisé sur une recherche spécifique, Berlin met différents médias en œuvre, selon de la teneur du projet.

Bart Baele et Yves Degryse ont fondé Berlin en 2003, avec Caroline Rochlitz. Ensemble, ils ont entamé le cycle Holocène [l'holocène est l'ère géologique actuelle] avec les spectacles Jerusalem, Iqaluit, Bonanza et Moscow. Quelques années plus tard, Berlin s'est attaqué au cycle Horror Vacui [l'horreur du vide] dont Tagfish et Land's End sont les deux premiers épisodes.

Berlin travaille actuellement à de nouveaux spectacles pour les deux cycles. Le nombre de projets n'est pas défini, mais il est convenu d'achever le cycle Holocène à Berlin avec la création d'un docu-fiction auquel participeront différents habitants des villes ayant fait l'objet des projets précédents du cycle.

CATHY BLISSON

Cathy Blisson est journaliste, dramaturge, et auteure.

Pendant huit ans à Télérama, elle s'est spécialisée dans la couverture de la création contemporaine hybride, à la croisée des disciplines scéniques et arts visuels.

Depuis septembre 2009, elle exerce en free-lance sur les lisières entre culture et société, écrivant pour Mouvement, Stradda, Evene.fr, Graffiti Art Magazine, Arts Magazine, le Journal des Laboratoires d'Aubervilliers, ou encore la revue

québécoise Jeu.

Dramaturge, elle accompagne en écrits ou au plateau les démarches d'équipes en recherche (le groupe Berlin, le Théâtre du Centaure, les Cies In Vitro, Un loup pour l'homme, La Zampa, L'Eolienne, Le Clair-Obscur...), à qui elle prête sa plume et/ou un certain regard.

« Globe-trotter en zone contaminée », elle a depuis 2008 les séjours en région de Tchernobyl, qui aboutiront en 2016 à la création de ZVIZDAL [Tchernobyl, si loin, si proche], performance sur multi-écrans conçue et réalisée aux côtés du groupe Berlin, ainsi que d'un film documentaire également produit par la compagnie.

« Auteure de quartier », elle imagine avec l'association pluridisciplinaire Studio Public des modes d'intervention dans l'espace urbain : trocs d'images et paroles à La Villeneuve (Grenoble, 2010), récoltes sonores sur le Marché des Capucins lors de la Biennale d'Art Contemporain Evento (Bordeaux, 2011) en lien avec le collectif Exyzt, ateliers d'écriture et exposition textuelle in situ au Microlycée 94 (Ivry-sur-Seine, 2013-2014).

Depuis 2012, elle est directement associée à plusieurs projets de la compagnie In Vitro. Elle intervient ainsi comme auteur-témoin sur les Laboratoires de Traverse (sessions pluridisciplinaires d'expérimentation collective) lancés par Marine Mane (metteuse en scène).

Elle accompagne de la même manière la recherche du circassien Alexandre Fray (compagnie Un Loup pour l'homme), sur son projet « Grand-mères ». Participant à ses côtés à des ateliers de portés acrobatiques avec des personnes âgées, elle explore avec lui des formes de restitution entre installation et performance, et élabore une trace écrite du processus.

Elle poursuit parallèlement des projets personnels d'écriture textuelle et sonore, en particulier à travers le collectif &., qu'elle fonde à l'automne 2014 avec Anne Quentin, pour jouer des frottements entre l'acte journalistique et le geste artistique.

Elle travaille actuellement à la conception d'Abrasion, abécédaire performé à paraître aux éditions de l'Entretemps, pour sonder l'expansion du domaine de la performance dans les détours de la sphère publique.

GEERT DE VLEESSCHAUWER

Geert De Vleesschauwer est diplômé en 2005 à Narafi à Bruxelles, direction techniques audiovisuelles, option cinématographie. Depuis lors, il travaille comme caméraman et monteur indépendant, et a été impliqué en tant que technicien et spécialiste vidéo dans de nombreuses productions théâtrales, y compris chez Skagen, Braakland / ZheBilding, Tom Struyf, De Roovers, Needcompany HETPALEIS, Luxembourg et BERLIN. Depuis Moscou (2009) Geert travaille comme technicien vidéo, caméraman et monteur aux performances de BERLIN.

PETER VAN LAERHOVEN

Peter Van Laerhoven travaille depuis plus de dix ans avec BERLIN. Il a composé la musique des spectacles Iqaluit, Bonanza, Tagfish, Land's End et maintenant de Zvizdal. Dans Jerusalem[#1.2], il s'est produit pour la première fois sur scène dans une production de BERLIN. Il a travaillé précédemment avec Fien Troch, Needcompany, Compagnie Marius, Kris Verdonck, Tomigun et bien d'autres. Il a également fait partie du groupe états-unien Woven Hand.

MANU SIEBENS

Manu Siebens est ingénieur de chantier de formation, scénographe de métier et inventeur à ses heures libres. Il est l'un des inspirateurs de la compagnie anversoise de théâtre MarthA!tentatief, avec laquelle il a monté sa première création en 2013, LOT, une ode à l'imagination et à la technique. Depuis 2009, il collabore de manière régulière avec Berlin. Il a ainsi conçu, entre autres, les machines sculpturales de la production Land's End. Manu Siebens est en outre le fondateur de Boomhutfabriek (fabrique de cabanes pour arbres) qui fabrique des cabanes pour arbre sur mesure. Il habite lui-même dans une habitation ronde, avec les W.-C. les plus incroyables et les plus longs de Flandre.

INA PEETERS

Ina Peeters bricole, fait du modelage, et a le don de créer tout un nouvel univers à

partir de matériaux de récupération. Elle a travaillé avec Theater Froefroe, une compagnie anversoise de théâtre de marionnettes qui monte des spectacles comme « du rock 'n roll pour jeunes et moins jeunes ». Elle confectionne, entre autres, de nombreuses marionnettes pour les productions de Froefroe. Elle a collaboré précédemment avec Berlin, pour qui elle a fabriqué les différentes parties de corps de la machine meurtrière de Land's End.

CREDITS

With	Nadia & Pétro Opanassovitch Lubenoc
Concept	Bart Baele, Yves Degryse, Cathy Blisson
Scenography	Manu Siebens, Ina Peeters, BERLIN
Interviews	Yves Degryse, Cathy Blisson
Camera & editing	Bart Baele, Geert De Vleesschauwer
Sound recordings	Toon Meuris, Bas de Caluwé, Manu Siebens, Karel Verstrecken
Interpreter	Olga Mitronina
Soundtrack & mixing	Peter Van Laerhoven
Construction set	Manu Siebens, Klaartje Vermeulen, Dirk Stevens, Kasper Siebens, Kopspel, Rex Tee [stagiair]
Mechanics	Joris Festjens, Dirk Lauwers
Scale model	Ina Peeters, with the help of Puck Vonk, Rosa Fens en Thomas Dreezen
Graphics	Jelle Verryckt
Website	Stijn Bonjean
Communication/production	Laura Fierens
Business management	Kurt Lannoye
Administrative support	Jane Seynaeve
Coproducers	Het Zuidelijk Toneel [Tilburg, NL], PACT Zollverein [Essen, DE], Dublin Theatre Festival [IE], LE CENTQUATRE [Paris, FR], Kunstenfestivaldesarts [Brussels, BE], Brighton Festival [UK], BIT Teatergarasjen [Bergen, NO], Künstlerhaus Mousonturm Frankfurt am Main [DE], Theaterfestival Boulevard [Den Bosch, NL], Onassis Cultural Centre [Athens, GR]
In collaboration with	deSingel [Antwerp, BE]
With support of	the Flemish Government
Thanks to	Wim Bervoets, Brice Maire, Lux Lumen, Els De Bodt, Pascal Rueff, Morgan Touzé, Christophe Ruetsch, Isabelle Grynberg, Nadine Malfait, Natalie Schrauwen, Katleen Treier, Piet Menu, Anthe & Ama Oda Baele, Remi & Ilias Degryse

INTERVIEW: entretien avec Bart Baele et Yves Degryse de BERLIN

Comment avez-vous atterri chez Nadia et Pétro□?

Yves Degryse : Par le biais de la journaliste française Cathy Blisson qui a longtemps travaillé pour Télérama comme reporter et critique de théâtre. Quand elle a arrêté cette dernière activité, elle est partie à Tchernobyl où elle s'était déjà rendue dans le passé. Un ami photographe a pénétré dans la zone interdite et durant son voyage, il a soudain aperçu Pétro sur la route. C'est ainsi que Cathy Blisson a rencontré Pétro. À son retour, elle nous a contactés et nous a relaté l'histoire de Nadia et Pétro. Nous avons alors décidé d'en faire quelque chose.

Saviez-vous dès le départ que vous teniez votre prochain projet de théâtre avec cette histoire□?

Bart Baele : Au début, nous nous y sommes rendus, comme ça, sans savoir si Nadia et Pétro nous raconteraient quelque chose. Cela a pris beaucoup de temps pour se rapprocher d'eux.

Comment avez-vous gagné leur confiance□?

YD : Tout simplement en étant sur place, je pense. Il était aussi important d'oser perdre du temps et d'attendre. Au cours de ces quatre années, nous n'avons jamais filmé à l'intérieur de leur maison, comme convenu avec eux. Du coup, nous étions le plus souvent à l'extérieur, devant leur clôture. Il leur arrivait de dormir en journée, par exemple, alors il nous fallait attendre jusqu'à ce qu'ils sortent. Je pense que notre calme a fait en sorte qu'ils l'étaient aussi. Leur réflexe social était aussi tout à fait différent par l'isolement dans lequel ils avaient vécu pendant 27 ans. Ils ne paraissaient, par exemple, pas prêter attention au fait que nous venions uniquement pour eux, que nous avions réservé un vol rien que pour venir chez eux. Un jour, c'était en hiver, nous sommes arrivés chez eux et au bout de dix minutes, ils nous ont dit de revenir au printemps.

Donc, ils ne savaient jamais à l'avance quand vous viendriez□?

BB : C'est exact, mais au début ils se précipitaient à l'extérieur dès qu'ils entendaient arriver notre voiture. Comme personne ne venait jamais, ou presque, ils étaient toujours curieux de voir qui était là et si on leur apportait des produits de première nécessité, comme du pain ou de l'huile. Les rares fois que quelqu'un venait, c'était en général quelqu'un du poste de contrôle ou de la police.

Pourquoi Pétro et Nadia ont-ils choisi de rester vivre à Zvizdal□?

BB : Ils ont raconté cette histoire de manière très stratifiée. La première strate était : « Nous voulons rester ici, car c'est notre terre ». Ils y sont nés tous les deux et hormis un bref départ de Pétro pour effectuer son service militaire, ils n'ont jamais quitté les lieux. Leur vie tout entière s'est déroulée dans ce village. Leur famille y est enterrée. Un attachement profond à Zvizdal a donc certainement joué un rôle essentiel. Ils nous ont par ailleurs expliqué qu'après l'évacuation, ils n'ont pas osé partir parce qu'ils savaient que tous leurs biens allaient être pillés. À force d'hésiter à partir, le temps a passé et l'appartement que l'État leur avait attribué était entre-temps occupé par d'autres.

YD : Les dernières années, leur fille leur a souvent demandé de venir habiter chez elle. Ils l'ont envisagé, mais à un certain moment, pendant la période de tournage, ils ont quand même décidé de rester définitivement à Zvizdal.

BB : En fait, leur théorie est que chacun qui a quitté Zvizdal est décédé. Alors, pourquoi partir□? Plus ils continuaient à y vivre, moins le danger de radiation ou des considérations de santé les préoccupaient.

Au fil des années, saviez-vous ce que vous feriez avec le matériau□?

YD : Nous avons attendu longtemps avant de décider. L'histoire de Nadia et Pétro

est fragile et intense. Il nous fallait trouver la bonne formule. Nous ne réalisons pas de reportages ou de documentaires, mais des spectacles. Que pouvions-nous ajouter à cette histoire avec notre spectacle □ ? Voilà ce que nous avons cherché.

BB : Beaucoup a aussi changé au fil du temps. Indépendamment de la solitude et de la contamination, il s'agit aussi d'un récit sur le fait de vivre de la terre, de vivre avec une vache, un cheval, un chat, un chien et quelques poules. Le moindre changement prenait d'emblée de grandes proportions dans la vie de Nadia et Pétro.

YD : Dès le début, la question était aussi : vont-ils rester vivre ici □ ? Ils auraient tout aussi bien pu déménager pendant la période de tournage.

BB : Les hivers y sont aussi si rigoureux et la question de savoir s'ils étaient encore en vie nous taraudait à chaque fois.

YD : Nous avons vu changer beaucoup de choses au fil des ans. La mort d'une de leur bête faisait basculer leur vie. Au début, nos conversations tournaient encore autour des raisons pour lesquelles ils restaient vivre là. Au bout d'un certain temps, nous avons approfondi nos discussions et parlions, par exemple, de la mort et de la peur de mourir.

Ce matériau se prête parfaitement à un documentaire. Pourquoi choisissez-vous d'en faire du théâtre □ ?

BB : Nous désirons réaliser un documentaire avec ce matériau à l'avenir. Mais dans un premier temps, nous voulons en effet en distiller un spectacle. C'est très différent.

YD : Le théâtre permet d'aussi créer des scènes qui se sont déroulées en notre absence. Ce que nous faisons, entre autres, à l'aide de maquettes de l'enclos de Nadia et Pétro. Comme mentionné précédemment, la mort d'une de leur bête fut

un moment de basculement dans leur vie, mais elle ne s'est bien sûr pas produite au moment où nous étions sur place en train de filmer. Dans un spectacle de théâtre, nous pouvons porter ce moment à la scène.

BB : Un spectacle de théâtre a en outre un tout autre rythme qu'un documentaire. Plusieurs choses peuvent s'y dérouler à la fois. Il permet d'introduire plusieurs strates simultanées. Une autre différence importante est le fait d'avoir rendez-vous à une certaine heure avec un public, avec lequel on peut créer un arc de tension.

YD : Au théâtre, le spectateur se rapporte aussi à un espace. Contrairement au cinéma, on est plus libre au théâtre de choisir ce qu'on regarde et la façon dont on le regarde. Pour nous, ce serait en tout cas un exercice de créer un film à projeter sur un seul écran. Le théâtre est de fait le média que nous connaissons bien.

Qu'est-ce qui vous a marqués dans cette histoire□?

YD : Chaque fois que nous rentrions de Tchernobyl, il nous fallait quelques jours pour « revenir » ici. C'est un monde tellement différent. Nous n'avions rien vécu de si intense auparavant. Nous étions en plus émotionnellement engagés dans la vie de Nadia et Pétro. À chaque départ, nous les abandonnions de nouveau. C'était comme si nous entrions et sortions de leur vie.

BB : Tout est extrême dans ce lieu. La distance jusqu'au monde habité, la nature qui reprend partout ses droits. La relation de Nadia et Pétro à cette nature résurgente. En consultant Google Earth, on voit très clairement leur enclos, car tout le reste est embroussaillé. Tout cela recèle quelque chose d'extrêmement pur. La mort était un thème récurrent. Et surtout sous son aspect pratique. Si l'un d'eux en venait à mourir, l'être humain le plus proche serait à treize kilomètres. Pour ces quasi nonagénaires, il s'agissait d'une considération très concrète.

YD : On parle littéralement d'une zone interdite où vivent néanmoins deux

personnes, avec leur histoire. On peut relier des dizaines de sujets extérieurs à cette zone à ces deux personnes, qui ont décidé de rester là. La solitude, l'isolement... tout cela constitue des thèmes importants.

BB : L'interdépendance. Le fait de prendre soin de l'autre, ou justement de ne pas la faire.

YD : Plus on passait du temps avec eux, plus on se rendait compte que leur histoire parle de nous. On a observé des mécanismes qu'on voit aussi en dehors de cette zone. À force de les filmer au plus près quatre ans durant, fut-ce par intermittence, les lignes essentielles ont fini par faire surface. Si nous n'étions restés là qu'une semaine, nous aurions tout au plus pu réaliser un reportage frappant. Un certain nombre de thèmes importants n'ont pu émerger que grâce à la durée. Ils n'ont abordé certaines choses qu'après un certain temps. Ils étaient par ailleurs toujours très occupés. C'était aussi très particulier, le fait qu'ils soient là, rien qu'à deux et il leur fallait toujours achever toute sorte de tâches, comme arracher les pommes de terre. Tout était aussi très lent. Au bout de quelques jours, nous sentions qu'il était temps de repartir et de les laisser tranquilles.

Comment condense-t-on une longue période de quatre ans en un spectacle d'un peu plus d'une heure □ ?

YD : Porter à la scène et à l'écran le déroulement des saisons nous a aidés □ ; la succession des saisons était en effet pour eux un des éléments les plus importants de leur rapport au temps.

BB : En ne décrivant pas trop, en montrant juste l'amorce des choses. En laissant paraître la pureté.

YD : On observe aussi l'écoulement du temps dans le film du fait qu'ils vieillissent. Sur les images du début de cette période, ils ont un aspect très différent que quatre ans plus tard.

Après ces expériences, portez-vous un regard différent sur notre manière de vivre et notre perception du temps □ ?

YD : Absolument...

BB : Oui, et pas seulement à cause de l'histoire extrême de Nadia et Pétro, mais aussi du fait que cette histoire se déroule en Ukraine, où tout est différent de chez nous. La peur de la guerre, par exemple, était par moments très palpable et le danger était réel. Des membres de la famille par alliance de Nadia et Pétro sont morts dans l'avion abattu en juillet 2015. Tous ces éléments ont eu un impact considérable. Revenir en Belgique après avoir passé quelques jours là-bas était toujours intense. Le fait de pouvoir passer si rapidement d'un monde à l'autre, en avion, conférait chaque fois une dimension quelque peu absurde à l'expérience.

YD : Inconsciemment, Nadia et Pétro abordaient toujours de grands thèmes. Comme lorsque Pétro a dit : « Un être humain doit rester dans sa zone, si on le déplace, il meurt. » Une telle affirmation vous secoue. Cela donne à réfléchir, entre autres, sur les nombreuses tournées que nous effectuons avec Berlin, sur le fait d'être sans cesse en voyage, sur la route, sur notre aspiration à voir le plus de choses possible... Ou sur ce couple, qui a vécu isolé 27 ans durant, rien qu'à deux, et dont nous avons été les spectateurs pendant quatre ans. Il y a ainsi eu un tas de petites choses qu'on ne peut pas résumer en une seule phrase, mais qui, dans leur ensemble, ont beaucoup déclenché. Il en va de même pour le spectacle qui parle de multiples petites choses et ne peut pas être réduit à un slogan. Lorsque nous y sommes allés pour la première fois : nous voulions tout savoir et tout comprendre aussitôt, mais ce n'est bien entendu pas comme ça que cela fonctionne. Tout n'a fait surface que petit à petit, à travers des mots, des phrases, des regards...

Karliën Meganck (programmatriece podium deSingel) - Anvers, février 2016,